

Mémo

**Un
Printemps
chrétien**

16

Septembre 2011

Pierre RASTOIN

Un Printemps chrétien

Sommaire

	Pages
I – Aperçu historique	4
1 Naissance de l'Eglise	4
2 Trois crises graves	6
La Renaissance	7
Les Lumières et le Modernisme	8
II – Les bouleversements de l'Epoque Moderne	9
a- l'état des croyances des Français	10
b- Reconsidérer la place des femmes	11
c- Information/formation théologiques des laïcs	13
III – Et le Monde ?	15
IV – Des signes d'espérance	16
Annexes	
1- Sondages et études diverses	17
Sondage IPSOS	
Sondage Harris	
Sondage la Vie, JMJ	
2- deux écrits de la primitive Eglise	21
3- le grand Inquisiteur	22
4- Deux citations célèbres	23
5- Résister	23

Un Printemps chrétien

Dans un livre récent fort intéressant, (*Après la Démocratie*, 2008), Emmanuel Todd, historien et démographe, n'hésite pas à affirmer : "l'effondrement terminal du catholicisme, amorcé au milieu des années 60, n'est devenu manifeste que dans les années 74-80... L'athéisme a triomphé, il est bien entendu synonyme de liberté"...

D'une façon plus générale, un sondage de Janvier 2011 d'Harris Interactive (voir annexe) montre que les "croyants" ne représentent plus que 36% de la population, les athées les talonnant avec 34%, quant à ceux qui ne savent pas si ils croient en Dieu mais se posent la question ils sont encore 22% et ceux qui ne se posent pas la question 8%. D'autres sondages en annexe précisent ces données.

Mais l'observateur attentif et perspicace qu'est E. Todd ne se laisse-t-il pas obnubiler par une conséquence apparente et partielle de ce qu'il soulignait dans un autre de ses livres (*Le rendez-vous des civilisations*, 2007, en collaboration avec Y. Courbage) : l'alphabétisation massive des femmes, après celle des hommes, amène des conséquences majeures sur les croyances et les pratiques sociales et religieuses de toutes les sociétés concernées, et notamment sur la transmission de traditions qui les avaient jusqu'ici marginalisées si ce n'est opprimées.

L'erreur d'E. Todd, bon connaisseur des pays musulmans, n'est-elle pas de confondre une certaine prégnance de l'Eglise catholique sur la vie sociale du monde chrétien, prégnance qui a duré quelques seize à dix-sept siècles, avec celle de la société musulmane, qui, justement, n'ayant pas "d'église" se diffuse par l'ensemble des forces sociales et même politiques.

D'autant plus qu'il ne remarque pas les pousses nombreuses qui germent sur le grain d'une "Eglise" qui meurt et il ne voit pas que les conclusions qu'il porte sur ce printemps arabe, rendu possible par l'alphabétisation et la culture généralisée, concernent aussi ce printemps chrétien qui surgit de tous cotés dans le monde.

Après un rappel historique sur l'évolution du monde chrétien, notamment dans nos vieilles chrétientés occidentales, et de l'Eglise catholique, à partir du constat de la situation actuelle grâce aux études statistiques et aux analyses et enquêtes d'opinions récentes, j'essaierai de dégager les promesses de renouveau, les jeunes pousses bien visibles qui empêchent de prendre au pied de la lettre le triste constat d'E. Todd.

Si "effondrement terminal" il y a, c'est celui d'une certaine forme d'Eglise, inventée sur le modèle de l'empire romain puis sur ses ruines, Eglise qui a méconnu et travesti deux des principes essentiels prêchés par son fondateur Jésus de Nazareth :

- Jésus a toujours refusé le pouvoir, c'est pourquoi il se défendait d'être le Messie attendu par les Juifs. Il se voulait, il se veut toujours, serviteur de l'humanité, en réalité et pas en titre (et encore moins selon la formule caricaturale "serviteur des serviteurs").

- Jésus a toujours refusé de juger "Moi, je ne juge personne", rappelle Jean l'Evangeliste. Le pouvoir donné à ses amis était de délier plutôt que lier, d'ouvrir les portes du "Royaume" plutôt que les fermer, quant à Pierre, il lui demanda de "confirmer ses frères" plutôt que les condamner.

Et, au cœur du message de Jésus, il y a l'appel à la liberté des Enfants de Dieu (voir en annexe : *Le grand inquisiteur*, de Dostoïevski).

J'ai conscience que mes paroles pourront choquer, voire blesser certains. Elles ne sont que l'expression d'un amour exigeant pour l'Eglise que j'ai toujours refusé de quitter, même sur la pointe des pieds, car c'est par elle que s'est maintenue, répandue, la parole toujours vivante, toujours neuve de Jésus de Nazareth.

I- Aperçu historique

La durée de vie des hommes sur terre étant bien limitée, il est rarement possible d'en constater les succès ou les échecs. Aussi, dans la plupart des cultures, les sages ont inventé une "rétribution" dans un autre monde, que ce soit récompenses ou punitions, réincarnation, résurrection, vie dans un au-delà plein de lumière et de bonheur forcément difficile à imaginer, ou enfer plein de catastrophes...

Il n'en est pas de même des grandes institutions, Etats ou peuples, religions, Eglises... Généralement leur durée de vie dépasse les siècles, parfois les millénaires et inévitablement les erreurs se paient un jour ou l'autre sur cette terre, souvent très cher, guerres, révolutions, hérésies ou schismes... L'Histoire est remplie de ces civilisations, Etats, religions qui après des périodes brillantes, parfois très longues, sombrent dans la décadence puis un jour dans l'oubli, "*Nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles*", écrivait Paul Valéry en 1924.

La conviction des chrétiens que leur Eglise passerait les siècles, conviction appuyée sur la promesse de leur fondateur, Jésus de Nazareth qu'il les accompagnerait toujours, leur a souvent donné un orgueil bien incompatible avec la volonté même de Jésus.

Et il est facile de constater, au regard de l'histoire que, périodiquement, lorsque l'orgueil fut trop fort, les erreurs trop importantes, il surgissait alors des crises graves, grandes hérésies du 4^{ème} siècle naissance et expansion rapide de l'Islam, grands schismes, "Lumières" ou "modernisme"...

Il est, alors, intéressant de chercher les faits majeurs qui ont commencé à modifier radicalement, au moins en Occident, les rapports entre le peuple chrétien et son Eglise, depuis quelques 16 siècles (le christianisme étant devenu religion officielle de l'Empire en 380 par l'édit de Thessalonique décidé par Théodose).

Encore qu'on pourrait s'étonner qu'alors que le mot Eglise ne se retrouve que deux fois dans la bouche de Jésus, dans l'Evangile de Mathieu (et la première fois sérieusement suspectée d'être apocryphe), le terme aura ensuite un grand succès et deviendra la marque de distinction du Christianisme (voir en annexe la fameuse citation du grand théologien Alfred Loisy qui contribuera à sa mise à l'index).

1- La naissance de "l'Eglise" :

L'édit de 380 met "le ver dans le fruit", le christianisme s'organise en institution de type impérial, hiérarchique, les titres donnés à ses responsables, à l'origine tirés du langage classique, président, évêque (observateur), presbytre (ancien), diacre (serviteur), vont copier les titres romains : prêtre, pontife et même souverain pontife, titre de l'empereur ! Et c'est alors que, d'une façon étonnement récurrente, l'Eglise, par orgueil et la conviction qu'elle bénéficiait de l'assistance du Saint-Esprit, a quelque peu "gauchi" à son profit les consignes données par son fondateur et n'a cessé de renforcer son pouvoir. Partant du pouvoir de lier/délier les fautes de ses membres, elle a vraiment "inventé" la conception de l'enfer éternel, du purgatoire temporaire, celle de la félicité éternelle, compensation aux difficultés de la vie

terrestre, réservée aux fidèles qui bénéficieraient du pardon final donné par l'Eglise : c'était elle qui ouvrait les portes du Paradis (symbole des clés données à St-Pierre !). Parallèlement avec la découverte du "péché originel" (invention de St-Augustin), une pesanteur initiale est mise sur l'homme, créé bon certes, mais marqué dès sa naissance par la faute d'Adam, et d'Eve surtout ! Et cette marque l'oblige à passer par le baptême, donné exclusivement par l'Eglise, qui va le laver de cette faute, par détournement du sens du baptême de Jésus (plongée dans l'Esprit) au profit de celui de Jean-Baptiste. Et conséquence directe du péché originel, on découvre le rôle funeste de la "femme", éternelle tentatrice du faible pauvre homme (contrairement à toute les pratiques ou déclarations de Jésus) ! Or, pas plus pour les anciens prophètes (Ezechiel) que pour Jésus, on ne paie les fautes de ses pères.

Et voilà, faute d'avoir pu prendre le pouvoir sur les dirigeants des Etats, et ce ne fut pas faute de l'avoir essayé, sont mises en place les trois caractéristiques majeures qui vont marquer la prise du pouvoir croissant de l'Eglise sur le peuple, du monde occidental d'abord, en attendant le monde entier, puis la cause des crises récurrentes :

- L'Eglise est la seule qui détienne les clefs du Paradis, lieu de bonheur éternel pour les chrétiens qui auront reçu le "viatique", après les difficultés immenses du monde dans lequel survivent bien mal les hommes de l'antiquité tardive ou du Moyen-âge. Et surtout, elle invente la notion de péché mortel capable de vous envoyer directement en enfer ! Invention totalement étrangère à l'enseignement de Jésus qui n'évoque comme péché grave qu'une faute contre l'Esprit fort peu définie par ailleurs. On n'est jamais définitivement condamné. C'est surtout méconnaître l'enseignement le plus vénérable du caractère "salvifique" de la Mort et de la Résurrection de Jésus qui a sauvé tous les hommes quels qu'ils soient. On en oublie que Dieu ne punit jamais.
- Lentement, mais sûrement, la faute majeure, contrairement à toutes les instructions du Christ, devient la faute contre la "pureté", le "péché de chair". On en oublierait presque l'exigence première de justice, d'amour du prochain et bien sûr, d'amour de Dieu.
- Et, conséquence de tout cela, on voit apparaître le rôle funeste de la femme, fille d'Eve, être faible qui succombe à la tentation, tentatrice elle-même, impure et incapable, sauf exception, d'exercer une responsabilité. Elle aura dorénavant un rôle secondaire, mineur, tout juste bonne à procréer et élever des enfants, au service de l'homme et de son foyer, facile à accuser et à charger de toutes les fautes, les dizaines de milliers de femmes accusées de sorcellerie et brûlées vives entre le 13^{ème} et le 17^{ème} siècle en surent quelque chose.

Et pourtant, on a de la peine à trouver tout au long de l'ancien Testament des versets qui condamnent l'attirance mutuelle des sexes et le plaisir qu'ils trouvent à leur compagnie.

C'est aussi en opposition formelle avec toutes les pratiques de Jésus, avant sa mort et même après sa résurrection. Nourri, depuis l'enfance, des écritures de son peuple, même si, curieusement pour l'époque, il semble ne pas avoir pris femme (mais comment aurait-il pu procréer charnellement ?), il partage, selon les Evangiles, comme ses ancêtres ou ses traditions scripturaires, le respect, l'attention affectueuse, amoureuse (?), pour les femmes.

Comment comprendre, alors, les textes et pratiques de la primitive Eglise ? Que dire d'un Origène se faisant châtrer dans les années 230... pour éviter la tentation ? Que dire d'un Augustin, peut-être mal remis de sa jeunesse dissolue, instillant le poison, toujours vivant, du péché originel, du péché de la chair, de la femme éternelle

tentatrice (comme si l'homme ne pouvait être coupable de ne pas maîtriser ses pulsions !)?

Le comble fut (au 19^{ème} siècle ou déjà en amorce au Concile de Trente ?) la véritable falsification du texte des "Dix Paroles" pour en faire les "Commandements de Dieu", en vers de mirliton, que j'ai appris, enfant, au catéchisme, que je n'ai jamais oubliés, qui ont sévi jusqu'à Vatican II et continuent à imprégner bien de nos mentalités. On peut les comparer avec l'original :

6- *Tu ne commettras pas d'adultère.*

6- *Luxurieux point ne seras
de corps ni de consentement.*

9- *Tu ne convoiteras pas la maison de ton
prochain, ni sa femme ni son âne...*

9- *L'œuvre de chair ne désireras
qu'en mariage seulement.*

On peut légitimement s'interroger sur le fondement scripturaire du "péché de chair", de cette fameuse "impureté" inventée par l'Eglise. De plus, les ordres originaux s'adressaient d'abord aux hommes (dans la Thora, Lv 20,10 : *Quand un homme commet l'adultère...*, comme dans l'Evangile, Mt 5,28 : *Quiconque regarde une femme pour la désirer a déjà commis, dans son cœur, l'adultère avec elle.*), les "commandements de Dieu" les généralisent aux deux sexes et la pratique, finalement, des religions, réserve surtout ce "péché" à la femme ! Il faut dire que lorsque les "commandements de Dieu" ont été rédigés, bien peu de chrétiens avaient une connaissance, même sommaire, de la Bible.

Et pourtant, dans la suite de tout l'enseignement biblique, la première des "Dix Paroles" du Sinaï, faisant déjà référence au rôle libérateur de Dieu, Jésus était venu apporter la liberté aux hommes. En quelques siècles, l'Eglise institutionnelle, hiérarchique et cléricale (et, accessoirement, uniquement masculine) a confisqué cette liberté s'arrogeant le droit de vie et de mort, sur terre et dans l'éternité. De plus, les clercs ayant seuls la science de la lecture et de l'écriture, l'Eglise monopolisa la connaissance des Ecritures et de leur interprétation.

Et le "peuple de Dieu", inculte et crédule, a plus ou moins accepté pendant plus de quinze siècles ce privilège. La terrible déclaration du Grand Inquisiteur dans *Les Frères Karamazov*, écrite par Dostoïevski il y a plus d'un siècle, n'est pas encore totalement caduque.: *"Tu jugeais, il y a quinze siècles, qu'il était essentiel d'assurer la liberté de la foi. Ne répétais-tu pas, sans te lasser : "je vous apporte la liberté". Et bien tu les as vus ces hommes "libres"*

Certes, périodiquement, des voix de saints s'élevaient et rappelaient les grandes valeurs de l'Evangile. Si c'était des hommes (St-François, St-Dominique...) l'Eglise les écoutait un moment, avant de gentiment les ramener à la raison. Si c'était des femmes (Thérèse d'Avila, Catherine de Sienne, Brigitte de Suède...) on les tolérait si elles étaient religieuses, tertiaires de grands ordres ou...reines, on les supportait mal quand elles étaient simples laïques, voire béguines et on est allé jusqu'à les brûler sous l'accusation de "relapse" (Marguerite Porete en 1310, Jeanne d'Arc en 1431).

2- Trois crises graves :

Il fallut trois événements, trois crises graves, au XVI^{ème}, au XVIII^{ème} et au XX^{ème} siècle, souvent à épisodes multiples, pour commencer à bouleverser cet ordre millénaire que certains croyaient immuable. Elles auraient pu emporter l'Eglise si des hommes, et des femmes, vraiment inspirés, n'avaient pas redressé la situation. Chacune de ces crises s'est terminée par un Concile œcuménique qu'on pensait définitif. L'Histoire

montre que tout est toujours à recommencer. Et, en ce début de XXI^{ème} siècle, ce pourrait vraiment être l'effondrement terminal que diagnostique E. Todd, les bouleversements sont tels, dans une telle accélération du temps, que toute la construction patiemment mise au point pendant les 17 siècles précédents s'effondre en quelques décennies, mais en réalité, le message initial redevient audible, tout est possible même s'il n'y a pas encore de concile prévu.

A- la grande crise de la Renaissance

Pour la première fois, à la fin du XV^{ème} siècle on commence à voir un divorce entre la croyance d'une poignée d'hommes, mais suffisamment nombreuse et audible, et le pouvoir quasi totalitaire détenu par l'Eglise avec le soutien des Etats.

Une invention capitale a bouleversé le rapport des hommes à la culture : l'invention de l'imprimerie, en 1452, par Gutenberg. Fait, oh combien significatif, le 1^{er} livre imprimé est la Bible. Jusque là, seuls les clercs, dans les monastères ou les écoles cathédrales, savaient lire les rares manuscrits, interprétant et distillant les textes sacrés aux fidèles chrétiens. Possédant seule le savoir, une petite élite dominait sans contestation possible sur les âmes, aidée parfois par un pouvoir séculier ou des méthodes plus ou moins terrifiantes comme l'Inquisition. Les rares opposants étaient promis au mieux à l'exil au pire au bucher (Jan Hus, précurseur de la Réforme, passe au bucher en 1415) !

Des hommes de science mettent en cause les convictions établies par la Bible. Dans un premier temps, l'Eglise croit s'en sortir par des condamnations. Certains, bien protégés, s'en tireront, Copernic (né en 1473), Tycho Brahé, Galilée (ce dernier s'en tire plus ou moins bien, il était trop près du centre), d'autres périront dans les flammes comme Giordano Bruno (en 1600, pour avoir essayé de donner une dimension théologique aux découvertes de Copernic)...

Et, grâce aux premiers livres, d'un seul coup, le savoir se répand, des clercs, comme Luther en 1517, des laïcs, comme Calvin ou Erasme, publient des thèses plus tout à fait orthodoxes, c'est à dire n'ayant plus la bénédiction de l'Eglise, répandent surtout leurs idées par des canaux indépendants, persuadent suffisamment de gens, y-compris des têtes couronnées, pour sauver leur tête, ou leur peau...

C'est un véritable séisme qui secoue non seulement l'Eglise romaine et ses relais locaux monarchiques qu'elle a consacrés comme de droit divin, mais la hiérarchie même des croyances : la parole digne de foi n'est plus celle de l'Eglise mais la "parole de Dieu" écrite dans la Bible, accessible dorénavant à chacun, "*sola scriptura*", proclame Luther. On ne conteste pas encore les vérités de foi, c'est l'interprétation des grands textes bibliques donnée par la tradition ecclésiale qui est contestée. Au nom de la vigueur des écritures inspirées, on met en cause l'interprétation et pratique. L'Eglise romaine refusera le dialogue ou la contestation et va tenter d'établir des barrages mais ce sera vainement et d'autant plus vainement que la conduite, pour ne pas dire les turpitudes, du haut clergé romain, à commencer par celle du Pape lui-même, pose vraiment de graves problèmes, sans compter l'orgueil démesuré dont fait alors preuve la papauté (construction de St-Pierre de Rome) !

Ce sera le grand malheur du schisme de la Réforme, avec des violences récurrentes pendant plus d'un siècle, des pays entiers se détacheront de l'emprise romaine. Il faudra de grands réformateurs, fidèles à l'Eglise, comme Ignace de Loyola et ses amis, Charles Borromée, et surtout le **Concile de Trente** (1545/1563) pour aider l'Eglise Romaine à se réformer profondément à son tour et revoir la formation de ses clercs, devenue indispensable avec le développement rapide de la culture permis par

l'imprimerie. Mais l'incendie ne sera pas éteint, il durera encore tout le XVII^{ème} siècle. La liberté a explosé dans le cœur des hommes, aussi bien ceux qui ont rejoint la religion réformée que ceux qui sont restés dans le giron de l'Eglise catholique. Cette liberté sera au cœur de la Renaissance et un siècle plus tard le ferment du mouvement des Lumières en France ou de l'Aufklärung en Allemagne.

B- La crise des Lumières et le modernisme :

La culture se répand, les Universités rayonnent dans toute l'Europe et surtout les "collèges", inventés par la nouvelle congrégation des Jésuites (fondée en 1540 par le basque Ignace de Loyola), donnent aux enfants de l'élite une sérieuse formation humaniste.

Des philosophes, des mathématiciens, des physiciens de grand génie (Spinoza, Hobbes, Leibnitz, Newton, plus tard Kant, Voltaire, Rousseau, Diderot, d'Alembert, Condorcet...) posent toutes les bases de la philosophie et de la science modernes.

De nouveaux rapports se créent entre les hommes, des femmes de qualité, issues de la noblesse, se font remarquer par leur intelligence, leur science (je citerai particulièrement Emilie du Chatelet, mathématicienne et physicienne, traductrice de Newton et maîtresse de Voltaire). Tous plus ou moins en bordure de l'Eglise, sans qu'ils n'affichent d'ailleurs d'athéisme, ils vont développer les grandes idées de tolérance, liberté, égalité, qui trouveront, pour la première fois, une formulation politique dans deux textes absolument majeurs :

- la Déclaration d'Indépendance américaine de 1776. J'en cite le début :

Lorsque dans le cours des événements humains, il devient nécessaire pour un peuple de dissoudre les liens politiques qui l'ont attaché à un autre et de prendre, parmi les puissances de la Terre, la place séparée et égale à laquelle les lois de la nature et du Dieu de la nature lui donnent droit, le respect dû à l'opinion de l'humanité oblige à déclarer les causes qui le déterminent à la séparation.

Nous tenons ces vérités comme allant d'elles-mêmes : tous les hommes sont créés égaux ; ils sont dotés par le Créateur de certains droits inaliénables ; parmi ces droits se trouvent la vie, la liberté et la recherche du bonheur. Les gouvernements sont établis parmi les hommes pour garantir ces droits, et leur juste pouvoir émane du consentement des gouvernés...

- la Déclaration des droits de l'Homme et du Citoyen de 1789. Treize ans plus tard, on est passé du Créateur, Dieu de la Nature, à l'Être Suprême :

L'Assemblée nationale reconnaît et déclare, en présence et sous les auspices de l'Être Suprême, les droits suivants de l'homme et du citoyen :

Art 1- *Les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits. Les distinctions sociales ne peuvent être fondées que sur l'utilité commune...*

Ces idées, vont faire exploser les systèmes monarchiques de droit divin, hérités de l'Empire romain d'Orient. Du coup et bien que ces idées soient, en fait, totalement inspirées du christianisme, l'Eglise s'y opposera de toute la force de ses moyens. Et, de ce fait, elles vont détacher de la pratique religieuse des pans entiers des vieilles chrétientés : dès le milieu du XVIII^{ème} siècle, se déchristianise, en France, un bloc considérable, plus du tiers de la population, tout le Bassin parisien, étiré le long d'un axe oblique, des Ardennes à Bordeaux, avec la majeure partie de la façade méditerranéenne. La pratique religieuse ne s'y relèvera plus. Ce n'est plus l'interprétation des Ecritures qui pose problème, c'est carrément la foi elle-même, en même temps que la crédibilité de l'Eglise, qui est mise en question.

La Révolution française apportera un traumatisme de plus, avec la Constitution Civile du Clergé, les persécutions et massacres de prêtres et surtout l'exécution du

roi, approuvée par un vote de l'Assemblée. L'Eglise ne peut accepter cette nouvelle organisation et, même si Restauration et Empire (un Concordat est signé entre le Vatican et N. Bonaparte, 1^{er} consul, en 1801) font espérer un retour au système antérieur, quelque chose a été rompu, le magistère catholique n'a pas su voir ce qu'il pouvait y avoir d'évangélique, voire même de prophétique, dans le nouveau régime démocratique ou la magnifique devise de la République. En opposition avec les préceptes évangéliques et toute la tradition, Rome, relayée par les évêques, a pratiquement empêché, tout au long du XIX^{ème} siècle et en fait jusqu'à la guerre de 14-18, les catholiques d'intervenir dans l'action politique directe, les confinant dans l'action éducative, sociale ou caritative, ou même la franche opposition à la "gueuse". Des condamnations spectaculaires comme celle de La Mennais en 1832 (encyclique **Mirari vos**), dont le tort était de vouloir *réconcilier Dieu et la liberté*, sans oublier le catastrophique **Syllabus** de 1864, n'ont peut-être pas écarté définitivement les chrétiens de l'action publique, elles ne les y ont certes pas précipités...

Pendant ce temps, les recherches théologiques, l'exégèse biblique, utilisant les moyens modernes d'analyse des textes et même l'archéologie, se développent en France et encore plus en Allemagne, souvent en marge de l'Eglise qui tente par tous les moyens de conserver l'exclusivité de l'interprétation biblique et évangélique, souvent très littérale. L'immense succès de la *Vie de Jésus*, publiée en 1863 par le grand historien et hébraïsant Ernest Renan, aussitôt condamnée par l'Index, provoque un énorme scandale (il est exclu du Collège de France).

Le **Concile de Vatican I**, convoqué à la veille de la guerre de 1870 et interrompu brutalement après le vote, incomplet, du dogme de l'infaillibilité pontificale, n'a pas arrangé les choses. Le divorce entre l'Eglise, et donc les Chrétiens, et les pouvoirs publics va se développer durant toute la fin du XIX^{ème} et jusqu'après la guerre de 14/18. Il faut dire que le traumatisme des "inventaires", suivant la loi de séparation de 1905, n'y a pas aidé. Même si, aujourd'hui, nous ne pouvons que nous réjouir de cette séparation, n'oublions pas le déchirement qu'elle provoqua à l'époque.

Rome ne se dédouanera que bien après Vatican I : Léon XIII, en poussant le Cardinal LAVIGERIE à prononcer le fameux toast d'Alger en 1890, lançant la politique de ralliement des catholiques à la République, puis avec l'encyclique **Rerum Novarum** en 1891, commencera à mettre un peu les pendules à l'heure, tout en refusant de donner un sens politique à l'inspiration chrétienne (1901). Il faudra attendre Pie XI, avec sa déclaration de 1927, restée classique: "*Le domaine de la politique est le champ de la plus vaste charité, la charité politique...*" (ce qui ne l'avait pas empêché, en 1924, de condamner l'alliance avec les socialistes...) pour que les chrétiens se sentent à nouveau en phase avec l'histoire moderne. Mais que de dégâts, de traumatisme, de perte de crédibilité de l'Eglise dans le peuple profond !

En fait, c'est le **Concile Vatican II**, lancé par le Pape Jean XXIII en 1962 et clos sous Paul VI en 65 qui va permettre l'entrée de l'Eglise dans l'époque moderne, marquant son ouverture au monde et à la culture contemporaine.

II- Les bouleversements de l'époque Moderne

Vatican II n'a cependant pas résolu tous les problèmes et sa mise en application se heurte au conservatisme de la curie romaine pour ne pas dire d'une bonne part de la hiérarchie, prenant mal en compte l'évolution ultérieure de la société.

A nouveau, des bouleversements en profondeur, rapides et inouïs, se produisent dans le monde dès la fin des années 50, trop tard pour avoir pu être pris en compte

par les pères conciliaires de Vatican II. Les hommes et les femmes de ma génération les ont vus directement, souffrant souvent du décalage entre la situation qu'ils traversaient et la réaction de notre Eglise, pour ne pas dire l'incohérence qu'ils ressentaient souvent entre ses décisions et les préceptes évangéliques, pour ne pas dire les consignes des apôtres (y-compris St-Paul), de plus en plus lus, étudiés, commentés, par des chrétiens aidés par une littérature et des médias catholiques florissants.

Je vois, pour ma part, trois bouleversements majeurs dont nous n'avons pas fini de tirer toutes les conséquences. Je parlerai surtout pour la France, que je connais le mieux, certes, mais c'est valable pour l'ensemble du monde occidental, particulièrement les vieilles chrétientés d'Europe de l'Ouest, du Canada ou de l'Amérique du Sud :

a- L'état des croyances des français(e)s, fonction de leur niveau d'études

Alors qu'en 1950, mon année du bac, seuls 5% des français y avaient accès et leur moitié seulement poursuivaient des études supérieures, on en est à près de 80% aujourd'hui. Révolution incroyable dans sa brutalité : les français sont devenus capables, globalement, de s'informer, réfléchir, décider, par eux-mêmes. Et je ne parle pas de l'explosion des informations données par les médias ou internet. Parallèlement les progrès de la médecine, de l'hygiène, de l'alimentation, ont brusquement allongé considérablement l'espérance de vie, et en bonne santé, pour la plupart de nos concitoyens.

Du coup, s'est effondré définitivement le fonds de commerce traditionnel de l'Eglise qui reposait sur la croyance simple que notre vie difficile, brève, douloureuse souvent, soumise à tant d'aléas, n'était finalement pas grand-chose face à la félicité éternelle du Paradis dont l'Eglise fixait les conditions d'accès et, surtout, détenait les clefs par la distribution des sacrements et l'absolution finale !

Mieux informés, menant pour la plupart une vie moins précaire, plus ouverts au doute systématique, saisis, deux siècles après les élites, par l'esprit des Lumières, nos concitoyens, chrétiens ou non, ne croient plus guère à l'enfer et encore moins aux conditions posées pour l'accession au paradis. Quant à l'excommunication ? La levée récente de celle des évêques schismatiques lui a porté le coup de grâce ! En conséquence, les quelques grands interdits encore posés par le Magistère catholique tombent complètement à plat. Et pourtant, on peut se demander si, malgré Vatican II, notre Eglise, au fond d'elle-même, au niveau de ses grands responsables, notamment de la Curie romaine, a compris qu'elle devait repenser de fond en comble nombre de ses "dogmes", son mode d'exercice du pouvoir, si elle a vraiment compris le fameux message de Jean-Paul II, *N'ayez pas peur !*, si elle est décidée à faire confiance aux chrétiens. Se dirige-t-elle *Vers une Eglise de la confiance*, comme le souligne le dernier beau livre d'Albert Rouet (ancien archevêque de Poitiers) ?

Il est temps de mettre de côté toutes ces "inventions" humaines et de revenir au plus beau message dont les hommes puissent disposer, à cet Evangile qui, depuis 2000 ans, n'a pas pris une ride. Mais comment l'annoncer au "tout-venant", comme savait si bien le faire Jésus ? Le pape Benoît XVI vient d'annoncer la création d'un dicastère pour la *nouvelle évangélisation*, et la convocation d'un synode en 2012. Nous ne savons pas trop ce que ça veut dire, il faut être attentif.

La messe dominicale, lieu et moment privilégié de rencontre des chrétiens, d'écoute de la bonne Nouvelle, est de plus en plus délaissée (4% des Français seulement sont des "pratiquants réguliers", selon le sondage en Annexe et ça diminue

régulièrement). Qui la fréquente ? Des vieux (comme moi), des "tradi", quelques rares jeunes ..., pour tous les autres, et aussi pour ceux qui continuent à y venir, elle est de plus en plus ringarde, triste souvent, sans aucune convivialité. Les prières, souvent débitées machinalement, datent d'une autre époque, totalement déconnectées avec la réalité. Les chants et cantiques, n'en parlons même pas, bien souvent la pauvreté de la musique et des textes est à pleurer. Les extraits bibliques, parfois très abscons, ne correspondent souvent plus à la réalité d'aujourd'hui, ils mériteraient d'être introduits, expliqués, mis en cohérence. Ils sont bien souvent mal lus par le laïc de service ou celui qui, arrivé un peu avant l'heure, est recruté sur le moment, les homélies sont à peine écoutées... Nous ne sommes plus à l'époque où la messe dominicale était le lieu de rendez-vous hebdomadaire d'une communauté qui n'avait guère de distraction le reste de la semaine. A l'époque du cinéma, de la télévision, il faut revoir de fond en comble les célébrations pour y retrouver la joie de la rencontre, du partage de la Bonne Nouvelle et du corps du Christ. Il devient capital de former prêtres et lecteurs à la lecture, à la communication. Nos prêtres bénéficient d'une bonne formation théologique, philosophique..., mais leur a-t-on appris à communiquer, à animer une assemblée ? Regardons certaines célébrations où le peuple de Dieu, toutes catégories confondues, se presse, ce qui se passe souvent dans les communautés pentecôtistes ou évangéliques. Cherchons pourquoi ! Et pourtant, il y a près de vingt siècles, vers 120/130, à l'orée de l'Eglise, un philosophe de Rome, devenu chrétien, Justin, racontait la célébration eucharistique. Même si on y voit déjà l'essentiel de notre messe, quelle joie alors, quelle convivialité si souvent absente de nos messes d'aujourd'hui ! (Voir annexe 1^{ère} apologie de Justin)

b- Reconsidérer la place des femmes et de la sexualité dans notre Eglise

Durant ces 50 dernières années, nos compagnes, nos filles, en Occident du moins, ont acquis une formation, un niveau de responsabilités, économique, politique, social, sans équivalent dans l'histoire de l'humanité et cette évolution est loin d'être achevée. Partout, sauf dans notre Eglise et les réactions deviennent de plus en plus vives. Il est très intéressant de lire la remarquable *Histoire des Chrétiennes* d'Elisabeth Dufourcq.

Comme le fait remarquer, à juste titre, le P. J. Moingt s.j, dans un remarquable article de la revue jésuite *Etudes* de Janvier 2011, bien plus que les hommes, ce sont les femmes, nos mères, qui, depuis 2000 ans, ont maintenu la foi chrétienne, ont été les vraies transmettrices du message. Ce sont elles qui ont éduqué tous les petits chrétiens, avant même les clercs, ce sont elles qui ont poussé, accompagné, ceux qu'elles sentaient le mieux disposés vers la prêtrise.

Or, l'évolution de la société n'a pas été suivie d'une évolution dans l'Eglise, sauf cas exceptionnel, et les femmes s'en sont éloignées de plus en plus (la parution de l'encyclique *Humanae vitae* n'a pas été neutre, j'en reparlerai). Plus de femmes, plus de transmission, plus de baptêmes d'enfants, plus de prêtres....

Oh, certes, restent quelques familles traditionnelles, ce sont elles qui suscitent encore quelques vocations, et bientôt le petit nombre de prêtres qui sortira de nos séminaires sera bien "tradi" ! (cf sondages en annexe, lire également *Lettres à un jeune prêtre*, de Pietro de Paoli, Plon 2010).

Il est temps, il est urgent, d'opérer une véritable révolution dans notre Eglise, de tendre, comme dans la société civile, à la parité homme/femme, même s'il est peut-être prématuré de prévoir l'accès des femmes au sacerdoce (mais sans leur fermer définitivement la porte comme le pape croit l'avoir fait). Et, bien sur, cette égalité va

de pair avec l'octroi de vraies responsabilités. Continuer comme nous le faisons serait proprement suicidaire pour l'Eglise comme l'écrit J. Moingt.

Qu'en est-il des femmes dans l'Eglise depuis les Evangiles ?

Dès les tout premiers récits que nous rapporte l'Evangile de Luc, nous sommes à l'instant même de la traversée du miroir de notre histoire religieuse symbolique : et la manifestation la plus remarquable de cette traversée c'est, peut-être pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, la prise d'autonomie, simple et déterminée, des femmes. Marie n'a pas attendu le feu vert de son "chef et seigneur" pour donner son accord à la proposition de l'ange et partir "en hâte" retrouver sa cousine Elizabeth dont l'ange lui a annoncé la grossesse, lui en a-t-elle-même seulement parlé ? Elizabeth n'attend pas la décision, capitale et traditionnelle, du père qui, en donnant son nom à l'enfant qui vient de naître, le reconnaît comme sien. C'est elle qui rompt calmement la tradition et choisit le nom que le père ne peut plus qu'entériner.

Moment capital de l'histoire de l'humain qui annonce toute la pratique ultérieure de Jésus vis-à-vis des femmes comme des hommes d'ailleurs, telle que nous la racontent les quatre évangélistes. Et pourtant, sitôt l'Ascension, et même de la part de Luc, dans les Actes des Apôtres, tout redevient comme avant et Paul, dans l'Epître aux Galates (qui a bien des qualités par ailleurs) a le culot d'affirmer "le mari est le chef de sa femme" ! Il avait une excuse... il n'avait pas pu lire l'Evangile.

Nous savons bien, malheureusement, je l'ai montré plus haut, ce que pense encore l'Eglise de l'amour humain hors le mariage, de la sexualité, de la place de la femme, même si elle commence à évoluer depuis peu. Cela confirme la forte impression, fautive peut-être, orgueilleuse sûrement, que dans ce domaine, depuis très longtemps, tout au moins au niveau de sa haute hiérarchie (totalement masculine et célibataire), elle n'est pas sur la bonne voie. Cela ne date pas d'hier, ses responsables semblent avoir oublié les comportements de leur fondateur vis-à-vis des femmes (rappelons nous la Samaritaine, la femme adultère, la Cananéenne et surtout Marie de Magdala...). Malgré les indications et la pratique, on ne peut plus claires, de Jésus, avant et après sa Résurrection, l'Eglise, par son magistère, continue à reléguer la femme en arrière plan, lui refuse toute responsabilité majeure, bref a peur d'elle.

Généralisant le fameux "*croissez et multipliez vous*" de l'origine, l'Eglise s'est crue autorisée à refuser la limitation des naissances (*Ayez autant d'enfants que le Bon Dieu vous envoie !*), sans, bien sûr que, nulle part, dans l'Ecriture (1^{er} ou 2^{ème} Testament), il n'en soit question. Seules les "méthodes naturelles" ont été déclarées licites, d'où l'interdiction de la contraception ou du préservatif et ceci en grande contradiction avec la pratique séculaire de la plupart des chrétiens, en France tout au moins (mis à part les plus scrupuleux) C'était déjà tout le sens de l'encyclique *Casti Connubii* de Pie XI en 1930. Ce fut encore celle de Paul VI, avec *Humanae Vitae*, en 1968. C'est toujours le point de vue du magistère romain encore imprégné de cette morale machiste et anti-plaisir qui a poussé les théologiens "post lumières" à multiplier interdictions et fermetures... Malgré les avancées assez nettes de Benoît XVI, ils ont oublié que créés à l'image de Dieu, homme et femme, Dieu lui-même trouva ça très bon. Dans l'Evangile, si Jésus ne nie pas la faute que constitue l'adultère, y-compris en pensée, il n'en condamne pas pour autant l'auteur (ou la victime !), quant aux prostituées elles seront avant nous dans le Royaume, et la femme (était-elle pécheresse ?) qui a répandu du parfum de prix sur lui, dans le monde entier et dans la suite des temps on rappellera son geste...

Et, que dire de la condamnation claire et nette par l'Eglise de la pratique, pourtant de plus en plus généralisée, de la cohabitation de nos jeunes avant le mariage (s'il finit par arriver), condamnation qui éloigne, parfois définitivement, tant de jeunes de la pratique sacramentaire ? Que dire de l'excommunication, au sens propre du terme des divorcés remariés (surtout lorsque cela concerne l'épouse abandonnée qui finit par se remarier ou... vivre en concubinage) ? L'absence de cohérence entre le message de Jésus : "*Je ne te condamne pas...Moi, je ne condamne personne... Venez-à moi*", et la pratique séculaire, et encore actuelle, de condamnation, d'exclusion, par l'Eglise est un total contre-témoignage, une totale incohérence, de moins en moins supportable par le peuple chrétien (sans le développer plus, c'est le même problème avec l'homosexualité, les parents accueillent, l'Eglise rejette !).

Vraiment, plus je cherche moins je comprends ce contresens, cet abus de sens des Dix Paroles, dont le magistère de l'Eglise se rend coupable depuis si longtemps, qui lui permet, se focalisant sur la morale sexuelle (qu'elle fasse donc confiance à la conscience "éclairée" de ses ouailles !), de faire plus ou moins abstraction des véritables consignes de Jésus, telles que les rappelle Mathieu dans le chapitre 25 de son Evangile (*J'avais faim, j'étais nu, en prison...*).

Pour information : Intervention du P. Timothy Radcliffe (extraits), Ancien Maître Général des Dominicains, devant le clergé de Dublin (Irlande) fin 2009 :

...Si nous considérons notre bien-aimée Église au cours des siècles récents, nous avons véritablement la sensation de nous être davantage comportés comme a été associé au comportement sexuel. Nous avons dit aux familles comptant un grand nombre d'enfants qu'aucune contraception n'était permise, aux jeunes gens qui n'ont pas les moyens de se marier qu'ils doivent contrôler leur activité sexuelle de façon stricte – pas plus de dix secondes pour un baiser – et aux homosexuels que rien n'est permis et qu'ils doivent avoir honte de leur sexualité. Or, indépendamment des tenants et des aboutissants de l'enseignement de l'Église, ces recommandations ont été vécues par nos fidèles comme un lourd fardeau. Et ils découvrent ensuite que des prêtres qui les accablaient ont péché au plan sexuel de manière beaucoup plus grave. Comme les pharisiens, en ne faisant pas ce qu'ils prêchent. Vous pouvez imaginer la colère d'une mère qui a eu grossesse sur grossesse et n'en peut plus, ou celle d'un jeune homosexuel, lorsqu'ils apprennent ce dont même certains prêtres se sont rendus coupables ! Et cette colère est d'autant plus exacerbée que la pédophilie est devenue le péché d'ordre sexuel...

c- L'information, la formation théologiques des laïcs

Alors qu'il est ordonné, aujourd'hui, en France, moins de 100 prêtres par an que fait-on de la véritable explosion de formation théologique chez les laïcs ? Depuis la guerre, les facultés de théologie, les écoles cathédrales, les retraites de chrétienté (des Foyers de Charité), les Exercices Spirituels (donnés par les Centres Jésuites), toute l'action spirituelle des monastères, des communautés nouvelles, des mouvements divers, ont multiplié, comme jamais, le nombre de laïcs sensibilisés, formés, parfois très formés, jeunes retraités disposant de temps, qui seraient prêts, si leur évêque le leur demandait, à rendre des services et qui ne serait sûrement pas celui, au rabais, du diaconat.. On se demande parfois ce que fait l'Eglise, ce que font les diocèses pour les mettre à l'œuvre (hommes et femmes, bien sûr !), pour mieux les utiliser, mieux les mobiliser ? On dit les clercs inquiets de leur concurrence, on a même lancé une année spéciale pour les rassurer. Pourquoi, mais je marche sur des œufs, ne pas prévoir, comme aujourd'hui dans les Eglises catholiques d'Orient, des ordinations ministérielles de laïcs pour des communautés précises (voir annexe, 1^{ère} épître de Paul à Timothée). Ou en est l'audace de l'Eglise dans une conjoncture bien délicate ?

Il semble que ce soit le travers propre de l'Eglise de ne pas aller au bout de son action à partir du moment où elle doit confier la tâche à des non-clercs, comme c'était le cas dans l'Eglise primitive et pas seulement à des diacres, "mis à toutes les sauces". Ne faudrait-il pas rechercher le sens donné par les Pères Conciliaires à la notion de *sacerdoce universel des fidèles* (constitution *lumen gentium* de Vatican II), dans le sens de la 1^{ère} épître de Saint- Pierre ?

En fait les responsables de l'Eglise ne regrettent-ils pas la bonne époque où personne (c'est-à-dire les femmes) ne comprenait rien à ce qui se disait aux offices, bien sûr tout était en latin, et où on se résignait à réciter son chapelet. Et ce n'est pas si vieux, une des images fortes de mon enfance : voir ma grand-mère égrener son chapelet à la messe qu'elle était bien incapable de suivre !

Les ordinations sacerdotales en France :

Depuis la dernière guerre, l'évolution du nombre d'ordinations sacerdotales, en France, a suivi celle de la pratique religieuse et plus encore, probablement, celle de la pratique féminine.

Si dans les années d'après-guerre, jusqu'au début des années 50, il y avait encore, en France, plus de 1000 ordinations chaque année, l'infléchissement se fait au milieu des années 50, avec encore 825 ordinations en 1955.

Et l'effondrement s'accélère, 560 en 1965, 170 en 1975, 142 en 2000, moins de 100 durant toutes les années 2000, jusqu'à 89 en 2009 (en fait, comme le grand séminaire dure 6 ou 7 ans, il faut avancer de la même durée les dates d'entrée).

Et, bien évidemment, le nombre de prêtres diocésains suit cette courbe, de 41 000 en 1965, nous sommes arrivés à 14 000 en 2009 (dont la moitié a plus de 75 ans).

Statistiquement, vu la forte diminution de la pratique religieuse, la chute par pratiquant n'est pas dramatique, environ 280 pratiquants/prêtre en 1950, 180 en 2010, mais ce n'est pas la même chose si on se reporte au nombre de ceux qui se disent catholiques et utilisent épisodiquement les services de l'Eglise (mariages, obsèques, communions), 900 en 1950, 2860 en 2010.

Enfin, il est communément admis que les jeunes prêtres actuels sont sensiblement plus "traditionalistes" que leurs anciens (avec notamment le port généralisé du col romain, voire même de la soutane). C'est parfaitement compréhensible puisque ces jeunes prêtres sont souvent issus de familles encore très traditionnelles, où la "transmission" de la foi et de la pratique religieuse est encore forte (notamment du côté des mères), sans compter ceux qui sont membres de Communautés charismatiques. D'ici quelques années, on peut donc prévoir que le presbyterium français sera nettement plus "tradi" que celui issu du Concile Vatican II.

S'il correspond alors au "petit reste" qui constituera l'Eglise catholique en France pratiquante, la masse des catholiques "en bordure", *le tout-venant* comme dit le P. Christoph Théobald, en sera d'autant plus éloignée... On peut craindre alors, comme Joseph Moingt dans son dernier livre (*Croire quand même*, Temps Présent, 2010), que dans dix ou vingt ans, l'Eglise catholique de France, et d'Occident, se rapproche d'une secte de gens bien-pensants et cela ne fait-il pas penser aux pharisiens juifs si fortement vilipendés par Jésus ?

Certes, ce sont les pharisiens, repliés à Yavné sous la conduite de quelques hommes de génie (Yohanan ben Zakkai, Gamaliel...), qui, après la chute de Jérusalem en 70, fondèrent le judaïsme rabbinique et permirent la survie du judaïsme. Mais est-ce bien la vocation de l'Eglise, la mission des chrétiens telle qu'elle leur fut confiée par leur fondateur, de ne maintenir qu'un "petit reste" ?

Les canonisations

Depuis le pontificat de Jean-Paul II, les canonisations se sont multipliées, 492 sous Jean-Paul II, déjà près de 40 sous Benoît XVI. Et il est significatif de voir que la quasi-totalité concerne des prêtres, religieux ou religieuses. Ah non, il y a un ancien chef d'Etat, Charles II de Habsbourg, mort en 1922, béatifié en 2004, mais plus pour sa piété que pour son action éphémère et assez inutile comme dernier empereur d'Autriche-Hongrie.

Du coup l'ancien homme politique chrétien que je suis, a cherché à voir si des responsables politiques, manifestement chrétiens, ayant joué un rôle important depuis la dernière guerre avaient quelque chance de devenir un jour bienheureux puis saints. J'en ai trouvé cinq :

- Robert Schuman, mort en 1963, sa cause de béatification a été ouverte en 1991, on attend...
- Edmond Michelet, mort en 1970, cause ouverte en 1976, on attend... (le fait qu'il ait un petit-fils évêque, Benoît Rivière, donnera peut-être un petit coup de pouce...)
- Giorgio la Pira, maire de Florence, mort en 1977, cause ouverte en 1986, on attend...
- Julius Nyerere, premier président de la Tanzanie, mort en 1999, cause ouverte en 2005, on attend...
- et je cite pour mémoire, Oscar Romero, évêque de San Salvador, assassiné en 1980, pour des raisons politiques et religieuses, on attend...

III- Et le Monde ?

(voir le N° 3425 de La Vie, du 21 Avril 2011)

Il est trop facile d'accuser des phénomènes extérieurs, mondialisation, crise généralisée des institutions, sécularisation, société de consommation... qui seraient cause du déclin fort et rapide du catholicisme dans les pays de vieille tradition chrétienne d'Europe et des Amériques

Commençons par regarder chez nous avec sérieux et tirons en les leçons, en essayant de nous corriger nous-mêmes d'abord.

Après les espérances soulevées par Vatican II, (ouverture au monde et aux autres religions, renouveau liturgique, réhabilitation des grands théologiens allemands et français plus ou moins persécutés dans la première moitié du siècle, développement de la notion de *Peuple de Dieu...*), le sentiment que la Curie romaine reprenait le contrôle de la situation (la publication d'*Humanae Vitae*, contre l'avis de plusieurs commissions pontificales, en 1968, en fut le révélateur : qu'en était-il du respect de la collégialité épiscopale et même du *sensum dei* du peuple de Dieu ?) apporta une douche froide à bon nombre de catholiques des vieux pays européens ou américains (notamment des femmes) qui s'éloignèrent sans bruit de l'institution.

On aurait pu penser que l'élection d'un pape polonais, acteur du Concile, aurait pu faire repartir le mouvement.

Hélas, le choix, rapidement évident, de privilégier les "congrégations" nouvelles plus ou moins liées au pouvoir politique conservateur et financier (Opus Dei, Légionnaires du Christ), conforte les chrétiens "conciliaires" dans l'idée que le choix d'une "Eglise servante et pauvre" est bien enterrée, sans compter le choix délibéré de nommer des évêques réputés conservateurs, aussi bien en Europe que dans les Amériques, souvent contre le désir fortement manifesté de leur "peuple". Et il semble que cela continue avec le nouveau pape.

Et cela est confirmé par la condamnation plus ou moins explicite de la Théologie de la Libération en **Amérique du Sud**. La peur panique de l'Occident, à commencer par le Vatican, devant le communisme et son ancêtre le marxisme, a poussé les responsables de l'Eglise, mais aussi les chefs d'Etat conservateurs liés à l'oligarchie, à condamner cette théologie, suspectée de marxisme, sans voir que sa première préoccupation était la **justice**. Mais l'Eglise n'avait-elle pas oublié, qu'à côté de la charité, de l'amour, "*Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimé*", le commandement complémentaire de Jésus était **la justice**, "*Cherchez le royaume de Dieu et sa justice...*" ?

Quatre faits sont particulièrement significatifs, dans ces pays qui fournissent aujourd'hui les plus gros bataillons de catholiques :

- Dès 1979, à Mexico, Jean-Paul II insiste sur le rôle spirituel du clergé et dénonce le rôle politique que certains occupent. En 1983, il réprimandera publiquement le P. Ernesto Cardenal, ministre de la culture sandiniste, à son arrivée au Nicaragua, et de ce fait, il y aura de violentes manifestations pendant sa messe pontificale.

- Le P. Leonardo Boff, franciscain brésilien, un des pères de la théologie de la libération, est mis au silence, en 1984, par le préfet de la Congrégation de la Foi, J. Ratzinger. Moins discipliné, moins humble peut-être que nos grands théologiens français préconciliaires, Chenu, Congar, de Lubac,..., il se réduit à l'état laïc, devient le conseiller très écouté du futur président Lula, sera un des fondateurs du Forum Social Mondial (je l'ai entendu conclure le 3^{ème} Forum Social à Porto Alegre en 2003, discours vraiment "évangélique", écouté religieusement puis acclamé par des dizaines de milliers de participants).

- Don Helder Camara, évêque de Recife, dont le charisme eut un retentissement mondial, est remplacé à sa retraite en 1985 (il mourra en 1999), par un prélat ultraconservateur, José Cardoso Sobrinho qui se chargera de faire table rase de toute l'action pastorale libérationniste de son prédécesseur. Il fera les couvertures de la presse mondiale quand il excommuniera en 2009 la maman d'une fillette de 9 ans ayant avorté après avoir été violée par son beau-père.

- Mgr Oscar Romero, un autre père de la théologie de la libération, défenseur des pauvres, est assassiné en 1980 pendant sa messe. On attend toujours sa béatification (bien que Benoit XVI se soit prononcé en sa faveur en 2007). Par contre le P. Escriva de Balaguer, fondateur de l'Opus Dei, mort en 1975, a été canonisé par Jean-Paul II dès 2002.

Et on s'étonne de la progression fulgurante des églises évangéliques en Amérique Latine ? Elles représentent aujourd'hui, selon les pays, alors qu'il n'y avait que des catholiques, de 20 à 28% de la population et la forte progression continue. D'autre part, une véritable scission commence à s'y opérer entre les catholiques les plus conservateurs (animés par les Légionnaires du Christ ou l'Opus Dei), issus des classes supérieures et ceux qui maintiennent l'option prioritaire pour les pauvres, avec les Communautés ecclésiales de base.

IV- Des signes d'espérance.

Les premières années du pontificat de Benoit XVI ont été marquées par le véritable "cyclone" de la pédophilie, avec l'alliance de la justice et des médias. Le principal reproche fait à l'Eglise était de vouloir se mettre au dessus des lois, de régler ses problèmes toute seule, de faire jouer le secret. A notre époque hyper médiatique c'était carrément suicidaire.

Le courage du Pape, sa volonté de faire toute la lumière, de laisser intervenir la Justice, ses interventions sévères mais humaines, ont eu au moins un résultat, spectaculaire : les médias ont cessé d'en faire leurs titres, les actions en justice s'opèrent dans la discrétion. Il semble que toutes les dispositions soient prises pour éradiquer, si possible, ce mal absolu.

La remarquable intervention du P. Timothy Radcliffe, citée ci-dessus, le montre : l'Eglise a péché par ce qui faisait l'essentiel de son fonds de commerce depuis des années, légiférer sur ce qui ne la concernait pas au premier chef : la sexualité et ce qui se passait dans les alcôves. Ses interdits ont massivement détourné d'elle les jeunes chrétiens. Espérons qu'elle a compris.

Par ailleurs, Benoît XVI a décidé de renouveler, en 2011 pour son 25^{ème} anniversaire, le geste prophétique de Jean-Paul II, réunissant à Assise en 1986, sur un pied d'égalité, les responsables de toutes les religions du monde. Alors que les négociations ont repris avec les intégristes de Mgr Lefèbvre, ce signe est particulièrement fort.

La prétention de l'Eglise, depuis 17 siècles, de régenter le monde occidental et plus si possible est en train de voler en éclats. C'est un vrai signe d'espérance. C'est cette prétention qui avait détourné d'elle, et finalement du christianisme, la masse des chrétiens, à commencer par les plus éclairés ou les plus éduqués. C'est cette prétention qui finalement a provoqué le rejet pour ne pas dire même parfois la haine de l'Eglise et de ses représentants.

Certes, tout n'est pas encore joué et certains représentants de la haute hiérarchie de l'Eglise traînent encore les pieds, mais l'évolution des choses est irréversible, *les signes des temps*, comme disait Jean XXIII, sont bien là, l'Eglise ne pourra plus avoir ce rôle de domination qu'elle s'est arrogée trop longtemps.

L'Evangile, la Bonne Nouvelle de Jésus, avec ses propositions inouïes encore aujourd'hui, de mise en confiance, d'amour pour les autres, d'appel à plus de justice, de pardon, d'attention et de respect pour les plus petits et les exclus, d'appel à la paix,...., va pouvoir redevenir audible sans être polluée par toutes les considérations de pouvoir qui l'encombraient. Le magistère ou même chaque chrétien, peut, enfin, prendre conscience de sa première et double mission : être témoin de la tendresse de Dieu et annoncer la Bonne Nouvelle de Jésus. Annoncer la Bonne Nouvelle, certes, mais encore faut-il le faire "avec autorité", comme on le disait de Jésus lui-même, c'est-à-dire celle que nous avons reçue, intégrée, méditée, avec l'aide du St-Esprit.

Et on voit bien le succès de tous les mouvements évangéliques ou pentecôtistes, qu'ils soient de mouvance catholique ou réformée. De tous les côtés, que l'on participe ou non à ces mouvements, on sent bien cet appel, ce besoin, de redécouvrir, de lire, d'étudier, de mettre en œuvre, si possible, l'Evangile. Face au matérialisme, à tous les dégâts causés par la mondialisation, à l'exploitation de l'homme par l'homme, au néolibéralisme débridé, à la violence qui en découle, les paroles, toujours vivantes, plus que jamais actuelles, de l'Evangile sont une réponse d'espérance. C'est le moment.

Voilà notre responsabilité de Chrétiens : être à l'écoute des autres, attentifs, confiants dans la vie, sans avoir peur de ce qui disparaît, être des guetteurs d'espérance !

Pierre RASTOIN
Septembre 2011

Annexes

I- Des sondages et études récentes :

1- Le catholicisme en France en 2009

(Réflexions sur l'analyse de l'IFOP de Juillet 2009, disponible à demande)

Le journal *Le Monde* a rendu compte, en Août 2009, sans grand écho, d'une analyse réalisée sous ce titre, à sa demande, par l'IFOP.

Or cette analyse est intéressante à divers titres, car elle utilise un cumul d'enquêtes sur la période 2005/2009, puis elle l'intègre dans des enquêtes historiques de l'IFOP sur plus de 50 ans et enfin dans celle du chanoine Boulard des années 60.

Deux parties distinctes, la première très quantitative, la seconde situe les catholiques dans les catégories sociodémographiques.

a -L'évolution numérique

L'étude distingue les catholiques qui se déclarent comme tels, qu'on pourrait qualifier de sociologiques, de ceux qui se précisent eux-mêmes pratiquants (plus ou moins régulièrement ou occasionnellement) soit, actuellement, 25 % des catholiques déclarés et, pour les derniers sondages, un nouveau concept, le noyau dur, les "messalisants" (pratiquant, eux, hebdomadairement et souvent engagés en Eglise), encore le quart des pratiquants plus ou moins occasionnels.

Globalement les **catholiques** ont diminué sensiblement depuis la guerre, passant de 81% de la population française en 1952 à **64 % en 2009**, la baisse étant sensible à partir du milieu des années 70 (ils sont encore près de 80% en 1975), pour s'accentuer tout au long du pontificat de Jean-Paul II (de 76% lors de son élection en 1978, à 65% au moment de son décès). Ils restent encore massivement dominants dans le paysage religieux en France (Protestants 3%, Musulmans un peu moins de 5%).

C'est surtout l'évolution de la partie la plus visible, si ce n'est la plus significative, ceux qui se déclarent ou sont réellement **pratiquants**, qui m'a paru intéressante.

En 1952, on ne compte encore que les pratiquants (ils sont d'ailleurs pratiquement tous messalisants) : ils représentaient 27% de la population, soit le 1/3 des catholiques. En 2009, si les pratiquants déclarés sont encore **16%** de la population, les messalisants, eux, ne sont plus que **4%** soit le quart.

En fait, deux grandes périodes sont à distinguer :

- Du début des années 50 jusqu'au milieu des années 70, alors que la population catholique est stable, si la pratique faiblit c'est lentement, de 27 à 20 %. On peut en recenser les causes (nombre d'études ont paru sur la question) : forte prégnance encore de la vie paroissiale, influence déterminante des mouvements de jeunesse et de l'action catholique notamment chez les jeunes (scoutisme, JAC, JOC...). Et puis on ne peut nier l'influence majeure du Concile, dès 1962, qui donne un nouvel élan à la liturgie et à l'action paroissiale ou celle des mouvements charismatiques qui fleurissent. On ne saurait oublier, aussi, les suites de la fondation en 1943 de la Mission de France par le Cl Suhard, après le livre "coup de poing" de l'abbé Godin, *France Terre de Mission* (que dirait-il aujourd'hui ?). L'expérience "prêtres-ouvriers", qui en est issue, sera malheureusement stoppée net par le Vatican en 1953 ("*ils sont un scandale pour les chrétiens et ils font courir un grave péril à l'Eglise*"), même si elle sera timidement reprise après le Concile. Les dégâts seront grands et probablement irréparables, de très nombreux prêtres, ouvriers ou non, quittent le sacerdoce (au niveau mondial 100 à 120 000 prêtres ?).

- De 1975 à 1987, (malgré le sursaut apparent et très provisoire apporté par l'élection de Jean-Paul II en 78), en à peine plus de 10 ans, c'est l'effondrement des pratiquants, on passe de 20% à 6%, proche du **chiffre actuel de 4%**. Les églises se vident, les mouvements d'action catholique s'arrêtent pratiquement, les ordinations se tarissent, des ordres religieux s'arrêtent ou fusionnent... L'augmentation sensible de la population ne

compense pas, et de loin, la perte. Des sociologues se sont interrogé sur ce départ (Danielle Hervieu-Léger, notamment, a multiplié les ouvrages, je citerai seulement *Catholicisme, la fin d'un monde*), des hommes d'Eglise (Claude Dagens, *Lettre aux catholiques de France*) ont cherché des solutions, on voit bien que c'est en vain pour l'instant. Dieu merci, beaucoup, sur le terrain, ouvrent des pistes, des évêques comme Albert Rouet à Poitiers, des jésuites comme Christoph Théobald, de nouveaux mouvements se créent, se développent, les Frat, les groupes Alpha...

b- L'évolution sociologique

C'est la partie la plus intéressante de cette étude en ce qu'elle compare les catholiques non pratiquants et pratiquants (englobant désormais pour environ ¼ les "messalisants ") avec l'ensemble des français. Trois comparaisons m'ont particulièrement intéressé : les répartitions femmes/hommes, celles par tranches d'âge et celles par catégories socioprofessionnelles et options politiques.

- Femmes/hommes :

Les plus anciens se souviennent de la présence quasi exclusive de femmes et d'enfants dans les églises bondées de l'avant guerre ou de l'immédiat après-guerre, les hommes passant ce temps au bar ou à jouer aux boules... Les femmes sont encore majoritaires chez les pratiquants, mais seulement dans le rapport 61/39. Une simple observation le confirme : les participants aux messes dominicales sont beaucoup plus également répartis. Cela signifie bien que l'effondrement de la pratique concerne d'abord les femmes.

- Tranches d'âge :

Si chez les catholiques non pratiquants la répartition est à peu près celle de l'ensemble des français, chez les pratiquants la différence est spectaculaire. Alors que 21% des français ont **plus de 65 ans**, chez les pratiquants c'est 43%, plus du double. C'est exactement l'inverse pour les **18/34 ans**, ils sont 30% des français, mais seulement 16% chez les pratiquants, soit la moitié. C'est à peine moins spectaculaire chez les **35/49 ans**, 28% pour l'ensemble, 19% chez les pratiquants. Seuls les **50/65 ans** sont dans la même proportion 21% pour l'ensemble, 22% pour les pratiquants.

Il est facile d'en tirer plusieurs conséquences, d'abord la plus évidente, d'ici 20 ans encore au moins la moitié des pratiquants aura disparu, la pratique dominicale représentera moins de 2% des français, si les pratiquants plus jeunes résistent...

Plus important, cette grosse masse des pratiquants de plus de 65 ans (évidemment spectaculairement visible quand on fréquente les messes dominicales) est née avant 1944. C'est celle qui avait 20 ans ou plus au moment du Concile, qui a souvent été formée dans les mouvements de jeunesse ou l'action catholique, qui a découvert, avec émerveillement souvent, au moment du Concile, que le message de Jésus était un message d'amour, de liberté. Cette classe d'âge est encore pratiquante, et même messalisante, à 13 ou 14%, mais la déperdition a été de moitié depuis les années 60 (probablement causée en partie par le véritable séisme que fut pour eux la publication d'*Humanae Vitae* en 1968 et aussi peut-être par les déceptions de "l'après-concile"). Le message a été un peu transmis à la génération immédiatement postérieure, celle qui est née entre 1944 et 1959, puis c'est l'effondrement : la messe du dimanche, qui va de pair avec l'enseignement du christianisme ou l'engagement en Eglise, ne correspond plus à l'attente des jeunes français (surtout avec le développement des résidences secondaires), même s'ils ne répugnent pas à participer à de grandes manifestations plus ou moins médiatiques (JM). La quasi-totalité des jeunes parents (jeunes mamans) actuels, nés entre 1960 et 1985 (à 2,5% près), n'ont pas suivi l'exemple de leurs parents, ne pratiquent plus depuis longtemps et, s'ils se disent encore catholiques, n'ont plus aucune base pour enseigner leurs enfants qui, bien souvent, ne sont même plus baptisés. La "transmission" est bloquée !

- Catégories socioprofessionnelles ou politiques :

On ne s'étonnera pas que les retraités qui ne sont que 25% dans l'ensemble des français, représentent 46% des pratiquants. Plus inquiétante et significative est l'absence de

pratique chez les employés et ouvriers : alors qu'ils représentent 34% des français, ils ne sont que 18% chez les pratiquants (suite de la crise des prêtres ouvriers ?). La proportion est un peu meilleure chez les professions libérales, intermédiaires ou cadres.

Bien évidemment, dans ces conditions, il est normal que les catholiques pratiquants votent massivement à droite : 39% votent UMP et 14 % FN , contre 25% et 10% pour l'ensemble des français. Subsiste encore un fort courant, bien que très minoritaire, de "cathos de gauche" : 18% des pratiquants déclarent voter PS et 3,3% PC, contre 28 et 9% pour l'ensemble. Le MODEM emporte leur choix pour 13% contre 10% pour l'ensemble des français.

c - Conclusions :

Il est difficile de tirer une conclusion simple de cette étude assez exhaustive. Chacun, en fonction de ses propres orientations, en fera sa propre analyse.

Bien sûr, et même si on ne peut guère être optimiste sur l'évolution du christianisme dans notre vieux pays chrétien, le fait que près des 2/3 des français se disent encore catholiques ne permet pas d'abandonner tout espoir. Il y faudra sûrement des réformes profondes, tant dans la forme d'annonce d'un message, dont l'actualité est toujours aussi forte, que dans la formation de ceux, clercs ou laïcs, plus ou moins permanents, en charge de l'annoncer. Il faudra aussi peut-être, mais j'ai conscience d'aborder là des terres brûlantes, que l'Eglise, à son plus haut niveau, prenne conscience de l'évolution des mentalités, des cultures et ne se contente pas d'émettre des documents, même de grande valeur, mais écoute les attentes des plus jeunes d'entre nous (ce ne sont même plus des demandes), tout en s'abstenant de s'immiscer dans des domaines que ces jeunes ont pris l'habitude de considérer comme relevant de leur propre conscience. A l'époque où l'Abbé Godin secouait l'Eglise avec son *France, terre de mission*, plus du tiers des français étaient encore des pratiquants, aujourd'hui où environ 2% de la tranche d'âge des 18/34 ans pratique encore, nous sommes dans une problématique radicalement nouvelle. A nous les chrétiens, encore pratiquants, de chercher, et d'inventer, avec la grâce de Dieu, la réponse.

2- Sondage Harris Interactive du 24 et 25/01/11 pour *Le Parisien*

Les "croyants" représentent 36% de la population, les athées les talonnent avec 34%, ceux qui ne savent pas si ils croient en Dieu mais se posent la question 22% et ceux qui ne se posent pas la question 8%.

Comme dans le sondage pour la Vie, on retrouve les catégories professionnelles aisées pour 36% des croyants, les moins favorisées 29%. Et, bien sûr, les femmes sont largement plus croyantes que les hommes

3- Portrait des participants français aux JMJ de 2011

(Analysé par l'hebdomadaire La Vie du 4 Août 2011, disponible à demande)

Le sondage réalisé par Areyounet, en juin 2011, pour La Vie est passionnant et très représentatif, 1 923 sondés sur les 50 000 jeunes français inscrits aux JMJ !

Il est d'autant plus intéressant qu'il concerne 50 000 jeunes dont quelques 35 000 ont entre 18 et 22 ans. Ce chiffre devient encore plus significatif lorsqu'on sait que sur la classe d'âge un peu élargie, 18/24 ans, les pratiquants ou "messalisants" ne sont plus que 2,5% (enquête IFOP/Le Monde de Juillet 2009). Si on extrapole ces 2,5%, ce qui semble possible, sur seulement 5 classes d'âge, 18/22 ans, soit 3 874 000 jeunes français, cela donne environ 95 000 pratiquants. On voit donc que viennent aux JMJ plus du tiers des pratiquants de cette classe d'âge, ce qui est tout à fait considérable et montre l'impact des JMJ chez les jeunes pratiquants. Cela permet d'avoir une image représentative des futurs pratiquants de l'Eglise de France, d'autant que les participants aux JMJ sont parmi les plus susceptibles de continuer à pratiquer.

Et ce sondage donne une image tout à fait éclairante de ce que pourront être les pratiquants de l'Eglise de France de demain :

- milieu familial très favorisé (avec de nombreuses mères au foyer),

- votant massivement à droite (6% d'entre eux votent Front National, c'est inquiétant)
- engagés socialement ou en Eglise plus que politiquement,
- très pratiquants à la messe et veillant à l'éducation chrétienne de leurs enfants,
- assez conservateurs en matière de religion ou de mœurs,
- peu contestataires,
- conscients de vivre dans un milieu très protégé au milieu d'un monde dangereux.

Cela confirme que les gros bataillons de l'Eglise conciliaire, formés par l'Action Catholique, notamment ouvrière, soit ont abandonné toute pratique, soit n'ont plus assez confiance dans notre Eglise pour avoir transmis le message à leurs enfants.

En conclusion d'ici quelques années, l'Eglise de France sera vraisemblablement celle d'une classe socio-économique très favorisée, habitant dans des quartiers protégés, assez conservatrice, attachée à la tradition, peu féministe, de moins en moins en phase avec Vatican II, très fidèle à la discipline vaticane. Et ses prêtres, peu nombreux mais majoritairement issus de ce milieu, et dont on voit l'amorce dans le jeune clergé actuel, seront eux aussi bien "tradi" (voir ci-dessous).

II- Deux écrits de la première église

Il est intéressant de rapprocher ces deux textes écrits à moins de 80 ans d'intervalle, aux tout débuts de l'Eglise.

Le premier est envoyé par Paul, déjà en prison (il lui reste un ou deux ans à vivre) à son très cher disciple Timothée qu'il a laissé comme "évêque" à Ephèse. Le second est écrit par Justin, philosophe très connu à Rome, notamment de l'empereur Antonin le Pieux à qui il adressa cette apologie pour l'informer sur les chrétiens. Cela ne l'empêcha pas d'être martyrisé vers 165.

Première Epître de Paul à Timothée (Ecrit vers 64/65)

Paul, apôtre du Christ Jésus selon l'ordre de Dieu notre Sauveur et du Christ Jésus, notre espérance, à Timothée, mon véritable enfant dans la foi...

... Si quelqu'un aspire à devenir responsable d'une communauté, il désire une œuvre excellente. Il faut donc qu'un responsable de communauté soit irréprochable, mari d'une seule femme, sobre, modéré, réglé dans sa conduite, hospitalier, propre à l'enseignement. Il faut qu'il ne soit ni adonné au vin, ni violent, mais indulgent, pacifique, désintéressé. Il faut qu'il dirige bien sa propre maison, et qu'il tienne ses enfants dans la soumission et dans une parfaite honnêteté ; car si quelqu'un ne sait pas diriger sa propre maison, comment prendra-t-il soin de l'Eglise de Dieu ?

Il ne faut pas qu'il soit un nouveau converti, de peur qu'enflé d'orgueil il ne tombe sous le jugement du diable. Il faut aussi qu'il reçoive un bon témoignage de ceux du dehors, afin de ne pas tomber dans l'opprobre et dans les pièges du diable.

Les diacres aussi doivent être honnêtes, éloignés de la duplicité, des excès du vin, d'un gain sordide, conservant le mystère de la foi dans une conscience pure.

Qu'on les éprouve d'abord, et qu'ils exercent ensuite leur ministère, s'ils sont sans reproche.

Les femmes, de même, doivent être honnêtes, non médisantes, sobres, fidèles en toutes choses.

Les diacres doivent être maris d'une seule femme, et diriger bien leurs enfants et leurs propres maisons ; car ceux qui remplissent convenablement leur ministère s'acquiescent un rang honorable, et une grande assurance dans la foi en Jésus-Christ.

Je t'écris ces choses, avec l'espérance d'aller bientôt vers toi, mais afin que tu saches, si je tarde, comment il faut se conduire dans la maison de Dieu, qui est l'Eglise du Dieu vivant, la colonne et l'appui de la vérité...

Première apologie de Justin, philosophe et martyr, adressée à l'empereur Antonin le Pieux, en faveur des Chrétiens (extraits) (Ecrit vers 140/145)

Le jour du soleil, comme on l'appelle, tous ceux qui habitent les villes ou les campagnes se réunissent dans un même lieu, et on lit les récits des apôtres ou les écrits des prophètes, selon le temps dont on peut disposer. Quand le lecteur a fini, celui qui préside fait un discours pour exhorter à l'imitation de ces sublimes enseignements. Ensuite nous nous levons tous et nous prions. Là commencent les prières ardentes, pour nous-mêmes et pour tous les autres, dans l'espoir d'obtenir, avec la connaissance que nous avons de la vérité, la grâce de vivre dans la droiture des œuvres et dans l'observance des

préceptes, et de mériter ainsi le salut éternel et la gloire. Quand la prière est terminée, nous nous saluons tous d'un baiser de paix ; ensuite on apporte à celui qui préside, qui est le chef des frères, du pain, de l'eau et du vin. Il les prend et fait les prières et les actions de grâces avec la plus grande ferveur, Il chante les louanges du Père de l'univers, par le nom du Fils et du Saint-Esprit, et fait une longue action de grâces, pour tous les biens que nous avons reçus de lui. Les prières et l'action de grâces terminées, tout le peuple s'écrie : Amen ! Amen et la distribution et la communion générale des choses consacrées se fait à toute l'assistance ; la part des absents leur est portée par les diacres. Nous appelons cet aliment Eucharistie, et personne ne peut y prendre part, s'il ne croit la vérité de notre doctrine, s'il n'a reçu l'ablution pour la rémission de ses péchés et sa régénération, et s'il ne vit selon les enseignements du Christ. Car nous ne prenons pas cet aliment comme un pain ordinaire et une boisson commune. Mais de même que, par la parole de Dieu, Jésus-Christ, notre Sauveur, ayant été fait chair, a pris sang et chair pour notre salut ; de même aussi cet aliment, qui par l'assimilation doit nourrir nos chairs et notre sang, est devenu, par la vertu de l'action de grâces, contenant les paroles de Jésus-Christ lui-même, le propre sang et la propre chair de Jésus incarné : telle est notre foi. Les apôtres, dans leurs écrits, que l'on nomme Evangiles, nous ont appris que Jésus-Christ leur avait recommandé d'en agir de la sorte, lorsque ayant pris du pain, il dit : « Faites ceci en mémoire de moi : ceci est mon corps ; » et semblablement ayant pris le calice, et ayant rendu grâces : « Ceci est mon sang, » ajouta-t-il ; et il le leur distribua à eux seuls. Après l'assemblée, nous nous entretenons les uns les autres dans le souvenir de ce qui s'y est passé. Si nous avons du bien, nous soulageons les pauvres et nous nous aidons toujours et dans toutes nos offrandes, nous louons le Créateur de l'univers par Jésus-Christ son Fils et par le Saint-Esprit. Ceux qui sont dans l'abondance et veulent donner, font leurs largesses, et ce qui est recueilli est remis à celui qui préside, et il assiste les veuves, les orphelins, les malades, les indigents, les prisonniers et les étrangers : en un mot, il prend soin de soulager tous les besoins...

III- Le Grand Inquisiteur, tiré des frères Karamazov, de F. Dostoïevski

(le Cardinal, grand Inquisiteur, s'adresse à Jésus, revenu, incognito, à Séville, au XVI^{ème} siècle)

...Tu jugeais, il y a quinze siècles, qu'il était essentiel d'assurer la liberté de la foi. Ne répétais-tu pas, sans te lasser : "je vous apporte la liberté". Et bien tu les as vus ces hommes "libres", ajouta le vieillard en esquissant soudain un sourire pensif. Cette liberté là est notre œuvre et elle nous a coûté des efforts infinis, reprit-il en fixant sur le Christ un regard sévère, mais nous avons enfin achevé notre Œuvre, en ton nom. Durant quinze siècles, nous avons dû nous démener avec cette liberté, mais c'est fini maintenant, et bien fini ! Tu ne crois pas que c'est terminé ? Pour toujours ? Tu me regardes avec douceur, estimant sans doute que t'indigner serait me faire trop d'honneur ? Sache donc que ces hommes sont, aujourd'hui précisément, plus convaincus que jamais de leur entière liberté, et cependant ils l'ont en réalité abdiquée, très humblement, entre nos mains ! Voilà notre œuvre ! Est-ce bien cette liberté là que tu leur souhaitais ? Car c'est maintenant, pour la première fois, que nous pouvons songer au bonheur de l'humanité. L'homme est de nature porté à se révolter. Mais des révoltés sauraient-ils être heureux ? Tu avais été prévenu, les bons conseils et les avertissements ne t'ont pas manqué jadis, mais tu n'as pas voulu en tenir compte. Tu as rejeté l'unique voie qui pouvait mener les hommes au bonheur. Ce fut une chance qu'en quittant la terre, tu nous aies confié la tâche d'achever ta mission. Tu nous as chargés de diriger l'humanité. Tu nous as donné ta promesse, tu as établi notre autorité sur ton Verbe, tu nous as donné le droit de lier et de délier, et ce droit tu ne saurais évidemment nous le retirer désormais. Pourquoi donc es-tu venu gêner notre action en ce monde ?...

Nous avons corrigé ton renoncement héroïque au miracle et nous avons fondé ton action sur le surnaturel, le mystère et l'autorité. Les hommes se sont réjouis d'être de nouveau conduits comme un troupeau et d'être délivrés du don funeste de la liberté que tu leur avais fait, cause de tant de tourments pour eux. Avons-nous eu raison d'agir et d'enseigner de la sorte, dis-le donc ? Peut-on vraiment nous reprocher de ne pas aimer assez l'humanité, alors que nous avons reconnu, avec tant de résignation, sa faiblesse, que nous avons allégé son fardeau avec sollicitude et que, tenant compte de sa débilité morale, nous l'avons même autorisée à pêcher, à condition de nous en demander la permission chaque fois ? Pourquoi viens-tu maintenant désorganiser notre œuvre ?

IV- Deux citations célèbres

Voilà deux citations célèbres souvent citées hors de leur contexte immédiat qui en change pourtant singulièrement le sens. Les deux auteurs, inutiles de le préciser, ont été largement condamnés par l'index du Vatican. Les voici un peu plus largement :

Karl Marx Critique de la philosophie du droit de Hegel, 1843

La détresse religieuse est, pour une part, l'expression de la détresse réelle et, pour une autre, la protestation contre la détresse réelle. La religion est le soupir de la créature opprimée, l'âme d'un monde sans cœur, comme elle est l'esprit de conditions sociales d'où l'esprit est exclu. Elle est l'opium du peuple.

Alfred Loisy, L'Évangile et l'Église, 1902

Il est certain que Jésus n'avait pas réglé d'avance la constitution de l'Église comme celle d'un gouvernement établi sur la terre et destiné à s'y perpétuer pendant une longue série de siècles. Mais il y a quelque chose de bien plus étranger à sa pensée et à son enseignement authentique, c'est l'idée d'une société invisible, formée à perpétuité par ceux qui auraient foi dans leur cœur à la bonté de Dieu. L'Évangile de Jésus avait déjà un rudiment d'organisation sociale, et le royaume aussi devait avoir une forme de société. Jésus annonçait le royaume, et c'est l'Église qui est venue. Elle est venue en élargissant la forme de l'Évangile, qui était impossible à garder telle quelle, dès que le ministère de Jésus eut été clos par la Passion. Il n'est aucune institution sur la terre ni dans l'histoire des hommes dont on ne puisse contester la légitimité et la valeur, si l'on pose en principe que rien n'a droit d'être que dans son état originel. Ce principe est contraire à la loi de la vie, laquelle est un mouvement et un effort continuels d'adaptation à des conditions perpétuellement variables et nouvelles. Le christianisme n'a pas échappé à cette loi, et il ne faut pas le blâmer de s'y être soumis. Il ne pouvait pas faire autrement.

V- RESISTER

Au bout du souffle, lorsqu'il devient si ténu qu'il n'est plus que bruissement (1Rois 19,12), de grandes choses peuvent alors survenir. C'est surtout le moment de résister.

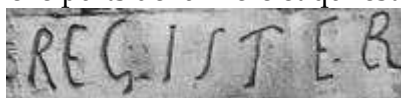
Pour nous, Provençaux, chrétiens catholiques, il faut rappeler un récit terrible et sublime, l'histoire de Marie Durand (1711-1776).

Nous sommes au début du XVIII^{ème} siècle, Louis XIV a révoqué l'édit de Nantes en 1685 et, tandis que les élites protestantes quittent la France, dans le Sud, en Cévennes, en Languedoc, les protestants, fidèles à leur foi, résistent.

Ils sont persécutés, violemment ; c'est le moment des fameuses "dragonnades". Les hommes sont pendus, les femmes sont enfermées, violées souvent, *"ils abusent, dit un contemporain, de la tendre pudeur qui est une des propriétés de leur sexe et ils s'en prévalent pour leur faire subir de sensibles outrages..."*

En 1730, alors que son père, pasteur, est déjà emprisonné, Marie est arrêtée avec son mari (il sera pendu deux ans plus tard). Elle est enfermée à Aigues-Mortes, dans la Tour de Constance (elle n'a que 19 ans). Par sa force de caractère, elle devient l'âme de la résistance, au milieu de la trentaine de femmes déjà enfermées.

Durant trente-huit ans, elles vont vivre là, dans la pauvreté, le froid, la promiscuité. Elle exhorte ses compagnes, elle multiplie démarches, lettres d'encouragement, refusant d'abjurer sa foi. On lui attribue le mot REGISTER (RESISTER en occitan), gravé profondément dans la pierre de la margelle qui entoure le puits de lumière et qui est toujours là.



Marie Durand reste le symbole de ces femmes qui, tout au long de l'Histoire, sans faire de grands éclats, ont su, parfois au bout de leur souffle, témoigner, résister, assurer la transmission de leur foi, maintenir la vie.

Stéphane Hessel conclut son récent petit livret par ce distique qui les résume bien :

**CRÉER C'EST RÉSISTER
RÉSISTER C'EST CRÉER**